

Note de lecture de Paquito SCHMIDT – 03 mars 2018  
« **Mourir après le jour des Rois** », de Manuel de la Escalera

---

Trop longtemps la « transition démocratique » en Espagne, codifiée par une loi de 1977, s'est soldée par l'oubli et l'amnistie pour les responsables des crimes de la dictature franquiste. En 2007 une première brèche est intervenue avec la loi « *pour la mémoire historique* ». Les familles de victimes pouvaient enfin chercher leurs disparus dans les centaines de fosses communes remplis par la répression franquiste. De nombreux livres sont venus éclairer cette période. Le livre de Manuel de la Escalera, « **Mourir après le jour des Rois** », publié pour la première fois en Français, participe de ce mouvement de reconquête de la mémoire des vaincus.

« *Cette nuit nous avons enfin dormi entre les murs blanchis du cube que l'on nous réserve pour ultime domicile. De là, dans le petit matin noir d'un jour d'hiver, nous passerons, par la fumée des armes, à une autre géométrie, de terre, cette fois* ». C'est par cette phrase que l'auteur commence son journal d'un condamné à mort de Franco.

En effet c'est, entre le 15 décembre 1944 et 17 janvier 1945, en attendant, avec d'autres républicains le peloton d'exécution franquiste, que ce militant communiste rédige son journal. Dans cette période d'un mois, et plus précisément entre le 20 décembre et le 6 janvier, les condamnés à mort sont d'autant plus « en attente » que dans la très catholique Espagne franquiste, en hommage à la naissance du Christ, on ne fusille pas !

Quand le récit commence, l'auteur vient de repasser devant le Conseil de guerre et se voir condamné à mort, pour avoir tenté de se suicider en prison, donc d'avoir tenté de « *fuir la justice* ».

Le texte écrit au jour le jour est sobre, sans cette grandiloquence qui parfois envahit les écrits relatant les dernières heures des condamnés à mort. « *A la fin, chacun se comporta comme il avait vécu* », nous dit l'auteur, se contentant souvent d'un « Vive la République » souvent étouffé rapidement par les geôliers, parfois d'un « Vive le Parti » quand ils sont communistes convaincus, parfois de pleurs aussi.

Son texte comporte aussi plusieurs des souvenirs de sa vie d'avant cette dernière condamnation à mort : sa clandestinité à Madrid, sa vie à Barcelone, son passage en camp de concentration près de Bilbao, après la chute des Asturies.

Naturellement Manuel de la Escalera ne cache pas les sévices endurés par lui, mais sans s'y appesantir et d'ailleurs il sait qu'il y en eut de pires pour d'autres.

Surtout il montre la solidarité entre les prisonniers. Quand ils se prêtent des vêtements -voire une cravate- pour comparaître devant leurs juges ; dans le « *théâtre* » que constituent les séances du tribunal militaire, le prisonnier veut se présenter proprement et pourquoi pas avec élégance. Quand ils mettent en commun leurs repas apportés de l'extérieur ; en effet dans les prisons de l'Espagne franquiste -et je peux en témoigner c'était encore vrai dans les années 60- ce sont les familles

et amis qui apportent chaque jour la nourriture. Quand lors de la soirée de Noël les prisonniers chantent et dansent au rythme des « palmas » ... d'un gardien de la prison.

Cette traduction française de « Mourir après le jour des Rois » comporte enfin plusieurs écrits plus tardifs où il rend hommage à plusieurs de ses compagnons du couloir de la mort qui n'ont pas eu sa chance de voir leur peine commuée. Manuel de la Escalera sera gracié, sa peine transformée en 30 ans de prison. Libéré en 1962, après 23 ans, il meurt en 1994 en Espagne à l'âge de 99 ans.